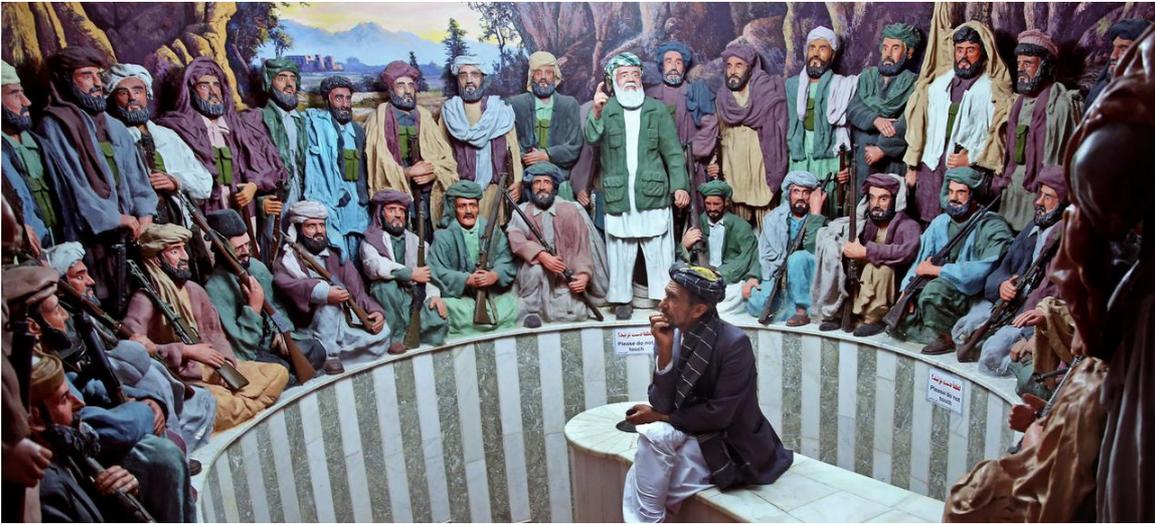


Derrière la figure du djihadiste, celle du mafieux



Musée du djihad à Herat City à l'ouest de Kaboul, statues de moudjahidins - Crédits photo : Massoud Hossaini/AP

[Vox Societe \(http://premium.lefigaro.fr/vox/societe/\)](http://premium.lefigaro.fr/vox/societe/) | Par [David Brunat \(#figp-author\)](#)

Publié le 16/11/2015 à 15h35

FIGAROVOX/TRIBUNE - Au lendemain des attentats de Paris, David Brunat rappelle les points communs entre les djihadistes et les mafieux. Entre autres le suivant : la mafia recule à partir du moment où les gens refusent d'avoir peur et le montrent.

David Brunat est écrivain et conseiller en communication. Il est l'auteur de Giovanni Falcone, un seigneur de Sicile (éditions Les belles lettres, 2014) et «Histoires de la mafia» (Fetjaine - La Martinière, 2011).

Le mafieux et le djihadiste

On entend souvent dire que le djihadisme est un nouveau nazisme, et l'expression «islamo-fascisme» a pris racine. Avec raison, tant il est vrai que, sous un vernis idéologique différent, la machine de haine et de mort de ces deux totalitarismes est comparable à plus d'un titre.

Amour de la force et du sang coulé, obsession de la pureté (dans un cas raciale, dans l'autre religieuse), capacité à séduire et à enrôler une jeunesse en mal «d'émotions fortes» servie par un talent redoutable pour la propagande, haine de la démocratie et des droits de l'homme, mépris des femmes, détestation de la religion chrétienne, réduction en esclavage des opposants et des minorités jugées «impures» quand elles ne font pas l'objet d'exécutions sommaires et de masse, et bien entendu antisémitisme forcené: tels sont quelques-uns des «idéaux» qu'ils ont en partage.

Ce rapprochement est intellectuellement pertinent et permet de comprendre des choses dans la psychologie des djihadistes, mais il rencontre vite ses limites pratiques pour la bonne raison que le danger nazi a, par bonheur, disparu depuis longtemps de notre monde.

Ce qui motive les djihadistes : ce goût de l'aventure virile et guerrière, cette fascination pour ces armes qui procurent une ivresse de puissance à ceux qui les possèdent et qui s'en servent, cette impression de faire partie d'un petit noyau d'élus et de s'être choisi un destin exaltant.

En revanche, il existe une autre convergence qui est, elle, bien vivante et même très vivace: celle entre les filières islamistes et les organisations criminelles, dont tout le monde sait qu'elles coopèrent très étroitement.

Or, il ne s'agit pas seulement de partenariats de «business» particulièrement juteux, en matière par exemple de trafics d'armes, de traites d'êtres humains, de pillages d'œuvres d'art, etc. Il s'agit aussi, et plus profondément, d'une véritable communauté de valeurs et d'affects.

Parlant des candidats au djihad, l'ancien juge antiterroriste Marc Trévidic soulignait dans son excellent livre *Terroristes, les 7 piliers de la déraison* (JC Lattès, 2013) leur passion «pour les armes et la bagarre», et il demandait: «Leur motivation ne réside-t-elle pas en partie dans le plaisir morbide de caresser le métal froid, de se sentir des hommes?» Ce goût de l'aventure virile et guerrière, cette fascination pour ces armes qui procurent une ivresse de puissance à ceux qui les possèdent et

qui s'en servent, cette impression de faire partie d'un petit noyau d'élus et de s'être choisi un destin exaltant dont le commun des mortels n'a aucune idée, ce sont exactement les sentiments qui poussent les jeunes Napolitains ou Palermitains à rejoindre les rangs de la Camorra et de Cosa Nostra.

Une fois admis dans l'organisation qui va désormais régir leur vie jusqu'à son terme souvent violente, le mafieux et le djihadiste vont se doter d'une lecture du monde absolument binaire et redoutablement efficace car elle va balayer tous les scrupules de conscience qui sont ceux de l'homme ordinaire. Le «cave» ou le «kouffar», mécréant méprisable et dindon de la farce, pourra être trompé, abusé, spolié à l'envi, et même tué en toute bonne conscience. Ce sont des moutons à tondre, des cibles, des sous-hommes dont l'élimination ne pose aucun problème éthique, bien au contraire. Cela fait partie du jeu.

Mafia ou djihad constituent avant tout un projet de domination totale sur les esprits.

Mafia ou djihad constituent avant tout un projet de domination totale sur les esprits. Et tous les moyens sont bons pour y parvenir. Si la figure du kamikaze n'a jamais été très en vogue dans les organisations mafieuses, en revanche elles n'ont jamais reculé devant le recours à l'action terroriste, comme l'a bien montré, par exemple, la campagne de terreur déclenchée par Cosa Nostra à travers l'Italie au début des années 90, où des bombes furent posées dans des musées ou des églises à Florence, à Rome et à Milan.

Bien entendu, le mafieux et le djihadiste ne se reconnaîtront jamais pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, dans le premier cas, un criminel de droit commun (il se regardera avec orgueil et satisfaction comme un «homme d'honneur») et dans l'autre un tueur au casier judiciaire souvent bien rempli et passé, comme tant «d'hommes d'honneurs» d'ailleurs, par la case prison: il se définira fièrement comme un moudjahidine au cœur pur.

Dans les deux cas, la religion - dévoyée - jouera un rôle. Évident et bien connu dans le cas du djihadiste, mais aussi très important et plus méconnu pour le «vrai» mafieux, qui exècre lui aussi l'athéisme.

«*On entre dans la mafia comme on entre en religion*», disait le juge Falcone, mort tragiquement dans une action terroriste savamment préparée avec le concours d'artificiers et de petites mains de la terreur mafieuse. La mafia est une église qui a ses curés de campagne, ses prélats, ses chapelles concurrentes et ses innombrables fidèles. Le mafieux est volontiers dévot, il prie la madone et fait baptiser ses enfants par un padre complaisant avant d'aller liquider ses adversaires. Parfois, à l'image de l'ancien grand parrain Bernardo Provenzano, il puise même son inspiration dans la lecture quotidienne des Evangiles, exactement comme le djihadiste dans celle des sourates.

Bref, Toto Riina et ses émules ou Al-Baghdadi et ses disciples, même combat. Même combat contre la civilisation, la démocratie, la culture et la liberté. Ce sont les deux faces d'une même réalité au service des forces de mort et d'asservissement des âmes. Qu'il convient donc, autant que possible, de combattre de façon conjointe.

Et dans ce combat, la puissance militaire, celle des services de renseignement et de la législation répressive ne suffiront jamais - pour importantes qu'elles soient. Magistrats et policiers auront toujours un rôle essentiel aux côtés du pouvoir politique. Mais ce sera insuffisant si le combat ne vient pas aussi de la base.

La mafia recule à partir du moment où les gens refusent d'avoir peur et le montrent, où les commerçants et les entrepreneurs décident qu'ils ne cèderont plus au racket et s'organisent en conséquence, où des marches de protestation se succèdent.

L'histoire de la lutte contre la mafia, qui constitue un combat peut-être aussi difficile que celui contre le terrorisme islamiste, montre une chose: la mafia recule à partir du moment où les gens refusent d'avoir peur et le montrent, où les commerçants et les entrepreneurs décident qu'ils ne cèderont plus au racket et s'organisent en conséquence, où des marches de protestation se succèdent, où les langues se délient et les repentis font école. Et à partir du moment où la mafia ne fascine plus. En Italie et dans d'autres régions du monde gangrénées par la criminalité, l'un des défis les plus importants est de sortir une jeunesse désœuvrée

et sans repères de sa fascination pour les valeurs mafieuses et pour des organisations criminelles qui lui donnent un travail, un statut social et un sens à sa vie. Et ce n'est jamais gagné ...

Cette lutte est de très longue haleine mais le jeu en vaut assurément la chandelle car c'est une lutte pour la vie, pour la liberté et pour l'humanité contre des forces qui menacent la vie, méprisent la liberté individuelle et rêvent d'asservir l'humanité. «N'ayez pas peur»: mot d'ordre salutaire même si l'honnêteté nous force aussi à reconnaître que le mafieux et le djihadiste nous inspirent à tous une trouille très grande et très compréhensible.

David Brunat, auteur de «Giovanni Falcone, un seigneur de Sicile» (éditions Les belles lettres, 2014) et «Histoires de la mafia» (Fetjaine - La Martinière, 2011).



David Brunat
